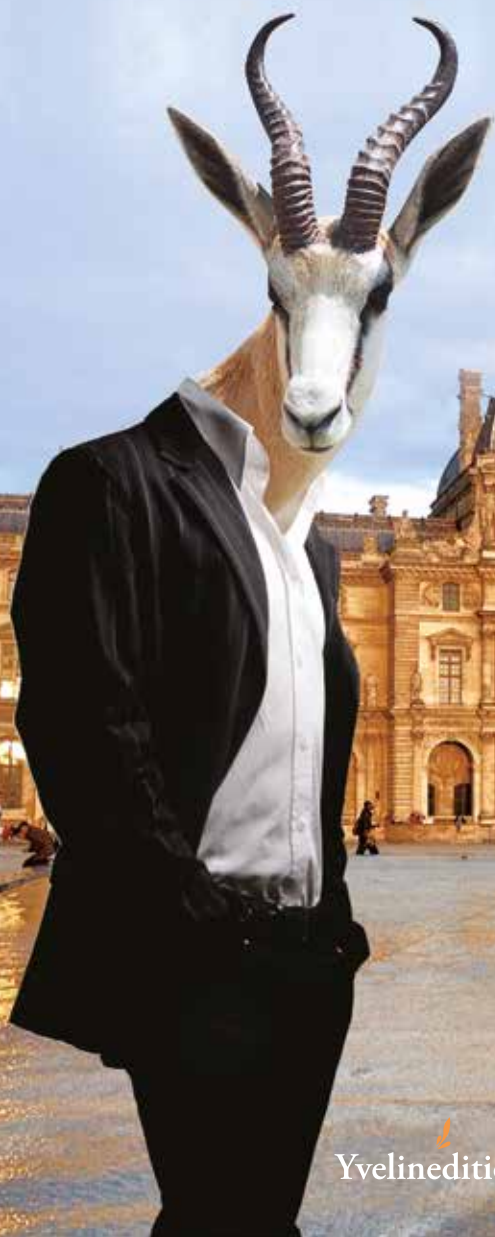


Jean-Jacques SANDRAS

GUY MARAIS
MYSTÈRE ET CUPIDITÉ
AU MUSÉE DU LOUVRE



CHAPITRE I

« C'est un feu à la con » dit Conrad sur un ton exprimant de l'empathie en aidant le cycliste à relever son vélo. Le malchanceux qui allait tout droit venait de se faire faucher par un automobiliste qui tournait à gauche en venant d'en face. Heureusement la voiture roulait très lentement. Les feux de circulation au carrefour sur l'avenue de Paris, où la statue de Saint Louis devant le château de Vincennes observe le café *Le Blason* de l'autre côté de l'avenue, est atypique. C'est-à-dire que le feu passe au vert pour permettre aux véhicules de tourner à gauche avant de laisser les autres véhicules aller tout droit.

« Ça veut dire que c'est de ma faute ! » protesta le cycliste.

« Eh, oui » dit l'automobiliste en sortant de sa voiture. « Le feu était vert pour moi et rouge pour vous. J'espère que vous n'êtes pas blessé. »

Le cycliste n'avait que quelques égratignures mais son vélo avait pris une forme plutôt poétique, beau pour l'œil cherchant l'esthétique, mais mauvais pour celui qui souhaiterait l'utiliser.

« Si vous voulez » rajouta l'automobiliste, « nous pouvons faire un constat. » Il se tourna vers Conrad. « Votre témoignage serait le bienvenu. »

« C'est bon » maugréa le cycliste. « Laissons tomber. »

L'automobiliste jeta un coup d'œil rapide sur le devant de sa voiture et, constatant qu'il n'y avait pas de dégâts, acquiesça. Il remonta dans sa voiture et poursuivit sa route. Conrad accompagna le cycliste dans le café *Le Blason*. Un petit coup à boire pour requinquer le blessé léger semblait s'imposer. Ils laissèrent le vélo devant l'entrée du café où on pouvait garder un œil sur lui. On ne sait jamais. Avec sa malchance le cycliste craignait le pire. De nos jours on vole même des objets impropres à l'utilisation.

« Vous n'avez pas l'habitude de ce carrefour » dit Conrad après avoir demandé un express pour lui. Le cycliste avait opté pour une bière.

« Non » dit l'homme en massant son genou droit. « C'est comme vous disiez ; c'est un feu à la con. »

« Comment allez-vous faire maintenant ? » demanda Conrad. « Je veux dire : pour poursuivre votre chemin. »

« Je vais appeler Fred. Il a une camionnette. » Joignant le geste à la parole le cycliste sortit son téléphone portable. Après le coup de fil sans fil il rangea son portable et reprit son verre.

« Faites-vous des courses à vélo ? » demanda Conrad.

« Oh, non » dit son interlocuteur. « C'est pour rester en bonne santé. Je suis avocat. » Il sortit une carte de visite d'une de ses poches et la tendit à Conrad. « Si jamais vous avez besoin d'aide juridique... » Il laissa la fin de sa phrase en suspens.

« Ça, alors ! » s'exclama Conrad en prenant la carte.

'Il ne perd pas le nord, celui-ci,' se dit Conrad. 'Moi, non plus,' décida-t-il.

« Je vais informer mon copain, Guy Marais. Cela pourrait lui servir » dit-il.

« Ah, bon ? » demanda le cycliste-avocat.

« Il est détective privé » dit Conrad. « Dans votre métier vous devez en connaître. »

« Dans ma profession » dit l'avocat (qui préférait le mot *profession* à celui de *métier* quand on parlait de son travail) « on a souvent affaire aux deux polices. »

« Ceux de l'état et les privés » dit Conrad sur un ton enjoué.

« Eh, oui. »

« Vous arrive-t-il aussi de faire appel aux privés ? » demanda Conrad. « Cela doit aller dans les deux sens. »

« En effet » répondit l'avocat. « Avez-vous ses coordonnées ? » Ayant donné les siennes, il se sentait obligé de faire cette demande.

« Oui » dit Conrad en sortant une carte de visite de Guy Marais d'une de ses poches. « Parfois je lui donne un coup de main. »

« Très bien » dit l'avocat en empochant la petite carte. « C'est curieux » rajouta-t-il, « mais il se peut que je fasse appel à ses services. »

« Ah ! » s'exclama Conrad. « Vous avez un cas spécial à résoudre. »

« En effet » répondit l'avocat. « J'aurais besoin d'informations sur quelqu'un. »

« Un client ? »

« Pour un client. »

« Je ne comprends pas. »

« Un client qui a un problème avec quelqu'un de sa famille. »

« Et ce quelqu'un est une personne douteuse. »

« Pire. »

« Comment ça, pire ? »

« Elle est morte. »

Conrad sourit. « À quoi bon enquêter sur une morte ? »

« La mort est suspecte. »

« Ça, c'est la police » dit Conrad sur un ton péremptoire.
« Toujours soupçonneuse! »

« Mais la police ne soupçonne rien » dit l'avocat.

« Si la police accepte cette mort sans se poser de questions » dit Conrad, « je ne vois pas pourquoi vous vous y intéressez. »

Le visage de l'avocat se tordit d'une grimace. « La police s'était posé des questions et a mené son enquête à satisfaction. Mais mon client prétend qu'il y a anguille sous roche. »

« Qu'est-ce que cela peut lui faire » demanda Conrad, « si la mort d'un membre de sa famille est sans ambiguïté? »

« La liberté » dit l'avocat. « C'est une question de retrouver la liberté. »

« Ah, bon » dit Conrad, « rien à voir avec la tristesse due à la mort d'un être cher? »

« Certainement pas. »

« Vous en êtes sûr? »

« J'ai de bonnes raisons de le penser. »

« Mais où est le problème de liberté pour votre client? »

« Il est en prison. Détention préventive en attendant son procès. »

« Ah, bon! Pourquoi? »

« Il est accusé du meurtre de son épouse. »

« Et qu'est-ce que cela à voir avec la mort du membre de sa famille? »

« Le membre de sa famille qui est mort est son épouse. »

« Merde! » s'exclama Conrad.

« C'est le cas de le dire » renchérit l'avocat.

« Donc, il faut trouver le vrai meurtrier. »

« Oui » dit l'avocat. « Mon client insiste en disant qu'il le connaît. »

« Mais il n'a qu'à informer la police! »

« C'est ce qu'il a fait. »

« Et la police ne le croit pas. »

« Manque de preuves. »

« Donc, le meurtrier court toujours. »

« Non. »

« Décidément » dit Conrad, « j'ai toujours du mal à vous suivre. »

« Mon client prétend que sa femme s'est suicidée en déguisant sa mort en meurtre avec lui comme coupable. »

« Un suicide déguisé en meurtre. Quelle étrange histoire ! »

« Cela arrive » dit l'avocat. « Pas souvent, mais des fois. »

« Donc, vous cherchez à disculper votre client pour qu'il retrouve sa liberté. Il faut démontrer que l'épouse est sa propre meurtrière. »

« Oui. »

« Mon copain le détective privé a l'habitude des enquêtes difficiles. »

« Parfois, voire souvent, quand on enquête sur quelqu'un on a besoin de lui pour tendre des pièges pour qu'il se dévoile » dit l'avocat.

« Avec un mort cela est impossible » dit Conrad. « Mais rassurez-vous, Guy Marais réussit souvent. Vous pouvez compter sur lui. »

« Tant mieux » dit l'avocat. « Je vais le contacter. »

Conrad vida sa petite tasse de café et tendit la main au cycliste devenu avocat. « Je m'en vais. Bonne chance » dit-il en serrant la main de son interlocuteur. Il quitta le café laissant le cycliste attendre Fred pour ramasser son vélo avec sa camionnette.

Pour ceux d'entre nous qui ont déjà lu d'autres épisodes de cette série, nous savons que Conrad travaillait à temps partiel pour une grosse banque à la Défense, le quartier des affaires joutant Paris, pour assurer le bon fonctionnement des systèmes informatiques. Cet emploi lui donnait beaucoup de temps libre dont il profitait pour écrire des romans sans compter sur leur succès. En ce moment il quittait le café *Le Blason* pour se rendre au café *Le Drapeau* à cinq minutes à

piéd pour son rendez-vous avec le petit groupe de néerlandophones. Originaire de l'Afrique du Sud il parlait l'afrikaans, le néerlandais sud-africain.

« Bonjour » dit-il en afrikaans aux trois autres membres en s'asseyant à leur table. Ses compagnons lui rendirent la salutation en bon néerlandais. La suite de la discussion se passa surtout dans la langue de ceux qui avaient nommé l'Australie la Nouvelle Hollande avant que les Anglais l'appellent l'Australie. Ces derniers ont gardé les noms hollandais pour la Nouvelle Zélande et l'île de Tasman. Quand ils ont changé le nom de Nouvel Amsterdam en New York, les Britanniques pragmatiques ont gardé le gouverneur hollandais à sa tête en dépit du fait qu'il venait de les combattre avec tant de vigueur ! Pieter Stuyvesant, l'homme à la jambe de bois, était un excellent gouverneur.

Parfois le petit groupe passait à l'allemand, l'anglais et même au français, surtout quand le serveur prenait leurs commandes. Lors des présentations Conrad en avait profité pour faire de la pub pour son compatriote, notre détective privé bien-aimé. Il précisa que l'agence se trouvait au 29 rue Saint Ambroise dans le onzième arrondissement de Paris. Frédéric, quadragénaire avec une bonne bouille, faisait rire la compagnie avec les histoires de son appartement à Corbeil dans l'Essonne. Les murs séparant les appartements étaient si minces qu'il entendait les discussions de ses voisins des deux côtés et pour téléphoner il se rendait dans la salle de bains pour avoir une conversation privée.

« Est-ce que tu t'enfermes dans la douche pour plus de discrétion ? » demanda Conrad.

Frédéric éclata de rire. « Pas à ce point-là » dit-il, « mais souvent chez moi je mets des boules Quiès pour ne pas entendre les télés de mes voisins. »

« Tu devrais demander aux voisins des deux côtés de mettre la même chaîne de télé » taquina Conrad. « Comme ça, au moins, tu n'aurais pas besoin d'acheter une télé! »

Frédéric rigola de nouveau. « Le pire » dit-il, « c'est que ma copine m'a quitté après qu'elle est venue pour la deuxième fois chez moi. C'était trop bruyant. »

« Et tu ne quittes pas ton appartement? » demanda Lucie, l'organisatrice de la réunion néerlandophone.

« Pas tout de suite » dit Frédéric. « Question de finances. Je dois attendre encore un peu avant de vendre pour ne pas perdre trop d'argent. »

« Tu as l'air de prendre ça avec philosophie » dit Conrad. « Ca me rappelle le film *La vie est belle* de Benigni. Il traitait un sujet extrêmement grave avec un humour salvateur. Un Juif enfermé dans un camp de concentration avec son très jeune fils fait croire au gamin qu'il s'agissait d'un concours pour gagner un char d'assaut. En faisant passer tout avec le sourire, le père rend le séjour agréable pour son fils et quand les Américains les sauvent, le gamin court vers un char d'assaut en criant 'C'est à moi, ce char. Je l'ai gagné!' L'arme ultime de l'homme, c'est le rire. »

« Il vaut mieux prendre la vie du bon côté » acquiesça Frédéric.

« Tu peux faire comme Benigni » rajouta Conrad.

« Comment ça? » demanda Frédéric.

« Perdre sa copine peut être triste » expliqua Conrad. « Donc, tu changes cela en avantage. »

« Quel avantage? »

« Tu passes une annonce dans les médias dans laquelle tu proposes de louer ton appartement pour une nuit aux hommes voulant se débarrasser facilement de leurs copines chiantes! »

« Et aussi aux femmes voulant se débarrasser de leurs copains chiantes » rajouta Lucie faisant éclater de rire la compagnie.

« Bien sûr » dit Conrad. « Cela peut aller dans les deux sens. »

Frédéric frappa dans ses mains. « Je serai le Roberto Begnini de Corbeil! » s'exclama-t-il.

Des gens près de leur table jetèrent des regards dans leur direction. Voici une table où les gens rigolaient bien. La conversation prit des tournures variées et toujours intéressantes et quand les quatre participants se quittèrent deux heures plus tard c'était avec la promesse de se revoir bientôt.

Conrad prit le métro pour se rendre à l'agence Springbok, où Guy Marais l'attendait.

Après les salutations d'usage Conrad raconta l'événement avec le cycliste et donna la carte de l'avocat à Guy Marais. « Peut-être va-t-il t'appeler » dit Conrad, « ou vice versa. »

« Merci, vieux haricot » dit Guy Marais. « On ne sait jamais. » Il rangea la carte dans sa boîte à cartes de visite sur son bureau en bois. Le mobilier de l'agence consistait en un petit placard, deux chaises pour visiteurs, le bureau en bois et le beau et confortable fauteuil de directeur dans lequel Guy Marais aimait se prélasser comme un roi zoulou sur sa chaise en bois couverte de peaux de léopard. Sur le bureau se trouvait un PC portable en plus de la boîte à cartes de visite.

Les deux compatriotes quittèrent l'agence pour se rendre au café où travaillait Clémentine en tant que serveuse, l'élue de cœur de notre privé, car on s'approchait du *happy hour*. Grâce à son téléphone portable, Guy Marais n'avait pas besoin d'une secrétaire. Sur la vitrine de sa porte une affiche donnait le numéro à appeler en cas d'absence. Cette affiche précisait aussi qu'il était souvent en mesure de rappliquer dans les cinq minutes.

Clémentine reçut les deux Sud-Afs avec grand plaisir. Le lieu et l'heure se prêtèrent à la conversation légère et de ce fait Conrad racontait l'histoire de Frédéric. « La vie est parfois drôle » disait-il.

CHAPITRE I

« Tel que tu décris son appartement » dit Guy Marais, « il pourrait être témoin auditif d'un meurtre. Invisible de l'autre côté du mur, le meurtrier ne saurait même pas qu'il a tout entendu ! »

Cette remarque rajouta à l'ambiance joyeuse du *happy hour*. Seulement Guy Marais ne savait pas à quel point il venait de frapper juste !

DU MÊME AUTEUR :

Le Chevalier à la Fleur, éditions Déjà, 2001.

Roman philosophique et mystique écrit à la manière d'un conte fantastique sur fond de Moyen-Âge en France.

Les Seigneurs Magiciens, éditions Clair de terre, 2005.

Bande dessinée inspirée du roman *Le Chevalier à la Fleur*.

Guy Marais, détective privé

Les mésaventures comiques d'un détective privé sud-africain à Paris.

1 *Les clients mortels*, Yvelinédition, 2010.

2 *L'or de la mort*, Yvelinédition, 2010.

3 *Association mortelle de malfaiteurs*, Yvelinédition, 2011.

4 *Crime fatal en bande désorganisée*, Yvelinédition, 2011.

5 *Homicide volontaire en flagrant délire*, Yvelinédition, 2012.

6 *Non-assistance à personne enragée*, Yvelinédition, 2012.

7 *Entrave stupéfiante à la justice*, Yvelinédition, 2013.

8 *Erreur fatale sur la personne*, Yvelinédition, 2014.

9 *Mystère & cupidité au musée du Louvre*, 2015.

Pour en savoir plus sur l'auteur :

www.jj-sandras.com



web